

# LE DIAMANTAIRE

Du même auteur

Le désespoir est un péché

*roman*

*Seuil, 2001*

*Prix des Cinq Continents*

*de la francophonie*

Partition libre pour Isabelle

*roman*

*Seuil, 2004*

*YASMINE KHLAT*

# LE DIAMANTAIRE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

Ce livre a bénéficié du soutien du Centre national du livre

ISBN 2-02-081848-5

© Éditions du Seuil, janvier 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*à mes enfants,  
pour l'avenir*



« À maintes reprises, j'ai eu, au cours de ma vie, la visite du même songe, ne se présentant pas toujours à moi dans une même vision, mais me tenant un langage invariable : Socrate, me disait-il, fais de la musique ! Produis ! Et moi, ce que justement j'avais, en vérité, fait jusqu'à ce moment, je m'imaginai que c'était cela même que me recommandait le songe et à quoi il m'exhortait : comme on encourage les coureurs, ainsi le songe, me disais-je, m'exhorte moi aussi à faire ce que je faisais justement, de la musique, en ce sens que la musique est la plus haute philosophie et que c'est de philosophie que je m'occupe. »

Platon



*En France, sur le fleuve nommé Moselle, près d'une station de bus, il y a une écluse avec de la vase et des roseaux où souffle le vent. L'enfant laisse son cartable sur le trottoir et avance doucement sur ce sol incertain où les notes, les seizièmes et les huitièmes de ton, s'amplifient au fur et à mesure qu'il avance.*

*« Faites silence, roche velue des Dryades, vous aussi, sources qui tombez du rocher, et vous, brebis, mères qui mêlez vos bêlements, car Pan lui-même fait chanter sa syrinx mélodieuse en promenant ses lèvres humides sur les roseaux assemblés. » Platon.*

*Le vent prend son visage, balaye ses cheveux encore blonds, il manque de glisser sur la vase, se*

LE DIAMANTAIRE

*redresse, écarte les bras, cherchant un point d'équilibre et continue d'avancer vers le centre mouvant, les roseaux agités par le vent d'où s'échappent les sons – vers la musique.*

2 septembre, minuit

Il y a des bruits dehors dans le jardin, je suis seule et j'ai peur. On dirait des craquements de branchages, des glissements de cailloux, le rideau est ouvert mais je n'ose pas aller le refermer, ni même regarder la nuit et tenter d'y déceler les ombres. Ce qui me désespère c'est que mon voisin musicologue est parti en fin d'après-midi, j'ai entendu avec une certaine appréhension sa voiture démarrer, les roues, lentes sur le gravier du chemin, et puis l'embrayage sur la grande route. Je savais que, s'il ne rentrait pas assez tôt, la peur lentement viendrait à monter. Peur d'une présence subite, d'une déambulation dans une pièce adjacente, de pas dans une pièce à côté. D'un

danger imminent dont je ne pourrais me défaire. C'est vrai, il y a, quand je suis au lit, le téléphone à mes côtés et Nabu, mon chien, à mes pieds. Cela apaise ma peur mais ne la dissipe pas. Cette absence du voisin s'accompagne toujours d'un arrêt de la musique. Et je n'ai pas vos disques. Il faudrait que je lui en demande les titres mais il est sombre, un peu dédaigneux. Lorsque nous nous croisons dans le jardin, je reste là debout, près du cyprès – le cyprès, c'est la mort, non ? à faire des civilités. Puis il y a des silences. Des nuages qui passent, son regard bleu. Je n'ai plus rien à dire. Nous sommes ensemble dans cette guerre-là du voisinage et du silence, ce sont toujours les mêmes au fond, les guerres, qu'elles soient publiques ou intimes : l'obscurité qui terrasse, la détresse, l'incommensurable de la violence. De la violence. Parfois, pour clore la discussion, car je ne voudrais pas avoir l'air d'une passée d'âge qui s'accroche, je m'insurge :

*Vous m'imposez une musique étrange. Une musique qui dérange.*

Il me jette au visage son regard comme une trouée de ciel. Je regarde le sol, ou de côté, pour voir ce que

fait mon chien Nabu, ce qu'il déterre ou qu'il triture, je me retourne, l'homme n'est déjà plus là. Sa porte entrouverte bat au vent, laissant entrevoir dans la pénombre des volumes indistincts.

Alors, dans ma solitude, cher Pascal Dusapin, je prends l'initiative de vous écrire : peut-être nous faisons-nous des idées sur la vie des gens connus, de ceux qui réussissent quelque chose de singulier et de fort. Peut-être y a-t-il dans le foisonnement de la création et des mondanités, quelque part, des instants blancs, des instants de solitude aptes à recevoir la prière de l'autre.

L'autre, c'est moi, l'inconnue, celle dont vous n'avez jamais entendu parler, et qui habite une terre étrange où la brume monte souvent, s'enrobant lentement autour des chemins et des arbres, avançant avec une légèreté arachnéenne et une sûreté qui me fascine. Je me lève à l'aube et sort me promener avec Nabu rien que pour tenter de comprendre cet événement : ce qui vous frôle à peine et pourtant vous écrase, vous aveugle. Ce qui arrive sans bruit aucun mais qui vous assourdit. Ce qui ne vous effleure même pas mais pénètre à l'intérieur de votre peau et

laisse en vous comme une odeur de brûlé. De terre ravagée, incendiée, prise au petit matin, par un envahisseur de tant de délicatesse que l'on s'est laissé faire, laissé choir au bord des étangs sombres, des rivières fraîches, de l'eau, ses profondeurs et son murmure.

J'écoute votre musique au travers des brumes où les arbres parfois se cassent et tombent, je vous écoute malgré moi, je dois dire, à cause de ce jeune voisin musicologue qui habite ce qui était autrefois une dépendance de la villa dont j'ai hérité. Il est si proche que la musique envahit mon salon, ma cuisine, ces pièces maintenant désertes depuis que mes enfants sont partis vivre en France, avec leur père, et où les rideaux et les tissus jetés sur quelques chaises frémissent à chaque passage du vent comme je pourrais moi-même frémir à ce qui, sur les routes alentour, survient, ralentit un instant, puis passe son chemin.

À quarante-cinq ans, dites-moi, quand le bilan est un peu bancal (*j'aurais dû plutôt me comporter ainsi, faire ce choix-là, être plus ferme surtout, ne pas céder sur mes désirs. Ne pas faire de coûteux*

## LE DIAMANTAIRE

*compromis. Ne pas aller vers la facilité. Tenir, tenir et avancer*), à quoi peut-on encore s'attendre, à quelle vie nouvelle, quel amour, alors qu'on habite seule avec un voisin invisible une terre où l'air humide, tremblant, est traversé de miaulements de chats, quand votre musique souvent accompagnée d'un surgissement du soleil s'absente, se tait, créant en moi comme un manque.

Une brûlure.

*L'enfant s'approche du piano, en soulève le couvercle, ôte la bande de feutrine verte. La fenêtre est restée ouverte et la brume du soir diffuse son humidité dans la pièce. Ces brumes de l'Est de la France sont étranges, toujours légères, à peine perceptibles, elles n'atteignent jamais cette densité que l'on voit dans certains pays, quand le brouillard avance dans la montagne, noyant sur son passage silhouettes, routes et arbres. Ici, tout est dans la suggestion, la mesure, jamais dans le débordement. Comment la souffrance, quand elle advient, pourrait-elle s'exprimer ? Comment l'inquiétude, quand elle vous tient, pourrait-elle s'échapper au-dehors et vibrer ?*

Cela a commencé un matin : j'étais étendue sur le canapé, avec Nabu couché contre mon flanc, je buvais mon café au lait en contemplant l'étendue de la journée à venir, des choses à faire, ménage, courses, lettres à écrire, appels à passer aux enfants. En caressant Nabu, d'une main distraite, je me disais que de toute façon il était plus sage de savoir renoncer. Que l'on pouvait vivre sans amour. Qu'il valait mieux s'abstenir de se heurter dans le regard de l'autre, à sa propre image vieillissante, il n'y a pas d'autre mot, la peau du cou qui se flétrit un peu, les ridules autour des yeux, de leur sourire, les cheveux blancs masqués par la couleur, les mains abîmées par les travaux de tous les jours. Je me disais tout cela, pour me tourner vers la sagesse, me préserver de

nouvelles déceptions, serait-ce au prix d'un renoncement. Nous le savons depuis l'aube des temps, tous les textes le disent : il y a toujours pour atteindre sinon le paradis, du moins le pardon pour ses erreurs et ses errances, un sacrifice à faire. L'idée était d'obtenir une sorte d'absolution, d'arrêter les frais, d'amorcer autre chose, de plus ennuyeux mais de plus sûr.

Il devait être à peine huit heures du matin lorsque ce phénomène prégnant dont je n'ai pu me défaire malgré toutes mes tentatives et qui me conduit aujourd'hui à vous écrire a commencé. C'était un son de trombone, je crois, cela venait puis se taisait. Cela pleurait dans le matin. Je suis allée fermer la fenêtre mais j'entendais toujours et comme j'entendais toujours je suis allée rouvrir la fenêtre, il n'y avait plus de pleurs, juste quelque chose de sourd qui me tenait au ventre. Et puis c'est revenu, comme une voix, Nabu a aboyé, il a couru vers la porte-fenêtre, a gratté la vitre comme s'il voulait sortir, que c'était l'heure de la promenade, alors qu'il n'était l'heure de rien, juste celle des renoncements, de la solitude et du renoncement, des sages décisions, planifiées, balisées. Il n'était l'heure de rien et je me disais que

## LE DIAMANTAIRE

ce voisin qui ne se montrait jamais sauf en furtives silhouettes pourrait mettre le volume plus bas, ou choisir une autre musique, quelque chose de plus doux, de plus suave, quand cela est devenu fort à tel point que la blancheur m'a investie, a investi la pièce. Nabu n'aboyait plus, il me regardait avec un peu d'étonnement mêlé à cette gentillesse dans ses yeux mouillés. Il y avait des sanglots dans le jour et je ne pouvais pas fuir.

*La mère est assez discrète. Elle va dans les maisons, dispenser ordre et propreté, puis elle revient chez elle, s'occuper des affaires de ses garçons, de son mari, du dîner. De temps en temps, elle coupe un oignon en fines tranches, en veillant à en sauvegarder la forme. Ensuite elle l'ouvre comme un éventail, le saupoudre de sel puis le referme avant de le ranger à la cuisine, dans le placard en bas à gauche où elle le laisse reposer quelques heures avant de le manger, doucement, presque en secret. Un jour, elle en fit goûter à ses enfants. Le goût en était sucré, on aurait dit une fraise.*



